



HAL
open science

Le travail en bulle. Entretiens avec Martine Gasparov et Emilie Boudet

Martine Gasparov, Émilie Boudet, Isabelle Chambost, Lucie Goussard, Joyce
Sebag

► To cite this version:

Martine Gasparov, Émilie Boudet, Isabelle Chambost, Lucie Goussard, Joyce Sebag. Le travail en bulle. Entretiens avec Martine Gasparov et Emilie Boudet. Nouvelle Revue du travail, 2024, 25, <https://journals.openedition.org/nrt/18002>. 10.4000/12kwk . hal-04822321

HAL Id: hal-04822321

<https://cnam.hal.science/hal-04822321v1>

Submitted on 17 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License



Le travail en bulles

Entretiens avec Martine Gasparov et Émilie Boudet

Work in bubbles. Interviews with Martine Gasparov and Émilie Boudet

El trabajo en globos. Entrevistas con Martine Gasparov y Émilie Boudet

Martine Gasparov, Émilie Boudet, Isabelle Chambost, Lucie Goussard et Joyce Sebag



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/nrt/18002>

DOI : 10.4000/12kww

ISSN : 2263-8989

Éditeur

Nouvelle revue du travail

Édition imprimée

ISBN : 978-2-7492-8188-9

ISSN : 2495-7593

Ce document vous est fourni par Conservatoire national des arts et métiers (Cnam)



Référence électronique

Martine Gasparov, Émilie Boudet, Isabelle Chambost, Lucie Goussard et Joyce Sebag, « Le travail en bulles », *La nouvelle revue du travail* [En ligne], 25 | 2024, mis en ligne le 23 octobre 2024, consulté le 17 décembre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/nrt/18002> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/12kww>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Le travail en bulles

Entretiens avec Martine Gasparov et Émilie Boudet

Work in bubbles. Interviews with Martine Gasparov and Émilie Boudet

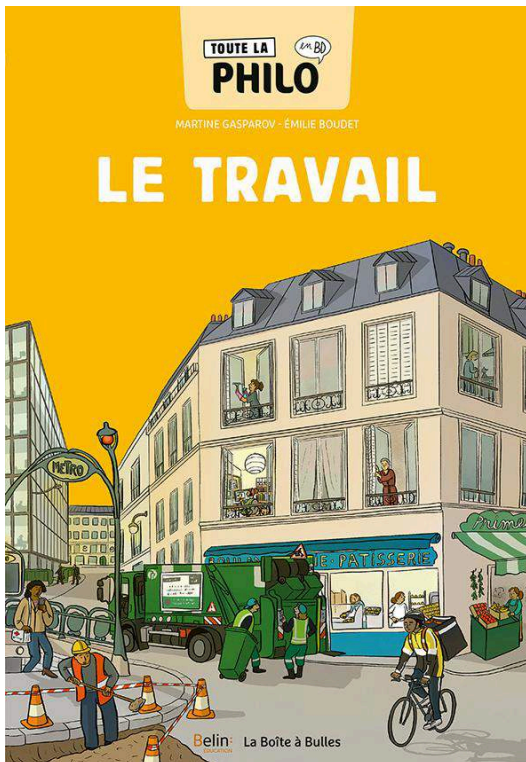
El trabajo en globos. Entrevistas con Martine Gasparov y Émilie Boudet

Martine Gasparov, Émilie Boudet, Isabelle Chambost, Lucie Goussard et Joyce Sebag

1. « Le travail », tome 9 de la collection « Toute la philo en BD »

- 1 En janvier 2022 sont parus les premiers tomes de la collection « Toute la philo BD », réalisée par Martine Gasparov, scénariste et Émilie Boudet, dessinatrice, coéditée par un éditeur scolaire, Belin-éducation, et un éditeur indépendant, La Boîte à Bulles, reprenant les 17 thèmes du programme de l'épreuve de philosophie du baccalauréat pour les filières générales et technologiques. Les deux entretiens réalisés ont plus particulièrement porté sur le tome intitulé *Le travail*, structuré autour de trois questions donnant lieu chacune à trois ou quatre sous-questions ou sous-thèmes :

- *Travailler est-il le propre de l'homme ?* : « Qu'est-ce que le travail ? », « le travail est-il une punition ? », « Le travail humanise l'homme » ;
- *Le travail est-il libérateur ou asservissant ?* : « Le travail exigeance morale », « Le travail asservissant dans les usines », « Est-il possible de rendre le travail ouvrier émancipateur ? » ;
- *Ne pas travailler ?* : « Gagner sa vie, n'est-ce pas la perdre ? », « Le loisir et les loisirs », Qu'est-ce que les *bullshit jobs* ? et « Ralentir le rythme : sagesse ou paresse ? »



© Avec l'aimable autorisation des éditions Belin Éducation/La boîte à bulles

- 2 L'idée de la collection a été proposée aux deux autrices qui se sont rencontrées à cette occasion, à la suite de travaux précédemment réalisés chez Belin pour Martine Gasparov et pour la Boîte à Bulles par Émilie Boudet. Les entretiens ci-dessous retracent la manière dont scénariste et dessinatrice ont travaillé ensemble pour réaliser ces différents tomes et plus particulièrement celui intitulé *Le travail*, à la fois comment ce volume a été élaboré de concert, mais également ce que représentait ce travail pour les deux autrices. L'entretien avec Martine Gasparov sera suivi de celui avec Émilie Boudet.

2. Entretien avec Martine Gasparov, professeure de philosophie et autrice de bande dessinée

- 3 Martine Gasparov enseigne la philosophie en classes de terminale générales et technologiques depuis 1999, et plus récemment, dans le cadre de la formation au diplôme national des métiers d'art et du design (DNMADE)¹. Cette nouvelle expérience d'enseignement, au lycée Auguste Renoir à Paris, auprès des trois sections, Céramique, Illustration et Graphisme, fut l'occasion d'une profonde réflexion sur le sens de son activité d'enseignante et ses modalités ainsi que sur le rapport au temps et au monde. Elle intervient également au musée des Arts et métiers en tant que médiatrice pédagogique.

2.1. Le projet de mettre la philo en bulles

Joyce Sebag : Comment la collection « Toute la philo en BD » est-elle née ?

Martine Gasparov : Il y a quatre ans, j'avais présenté un cours sur le langage à mes étudiants en illustration. Je leur avais demandé de mettre le cours en BD sur une ou deux planches. Cela leur a pris du temps mais ils ont appris beaucoup de choses et ont adoré cet exercice. J'ai trouvé leurs résultats très inventifs et très réussis. À peu près au même moment, je terminais, avec des collègues, la réalisation d'un manuel de philosophie pour Belin. C'est alors que les éditeurs m'ont demandé si je pensais pouvoir mettre le programme de terminale de philosophie en BD. J'ai d'abord refusé. Cependant, après avoir réfléchi un peu, m'être souvenue de cette expérience pédagogique et après qu'ils m'ont montré les collections « Toute l'éco et la socio en BD », j'ai décidé d'essayer. Nous avons donc travaillé avec les éditeurs sur des notions abstraites, comme *La vérité*, afin de vérifier si, même avec cette très grande abstraction, propre à la philosophie, nous arrivions à produire quelque chose d'intéressant. C'est-à-dire à la fois exigeant et attractif, car l'objectif de Belin est de produire du matériel pédagogique accessible et plaisant pour les jeunes. Il s'est trouvé que cela fonctionnait assez bien. En tout cas, c'est un grand plaisir de rédiger ces ouvrages, même si cela demande beaucoup de travail. C'est exigeant du point de vue de ma discipline. Je n'ai pas de superviseur, même s'il y a les éditeurs : Belin pour les textes et la Boîte à Bulles pour les images (les rôles se redistribuent toutefois au moment des relectures). Il y a toujours ce grand écart entre quelque chose de ludique et accessible à tout le monde, et l'exigence de la philosophie qui, comme vous le savez, n'est pas toujours facile d'accès et exige parfois des précisions conceptuelles.

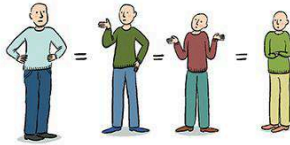
JS : Vous avez proposé des exercices d'écriture en bande dessinée avec les étudiants en illustration. Avez-vous repris cette méthode avec les élèves de terminale ?

MG : J'ai essayé de le refaire avec les classes de terminale, mais les élèves m'ont dit que c'était trop de travail. Or je ne veux pas leur en ajouter, donc je reviens aux fiches peut-être un peu plus classiques. Néanmoins, de temps en temps, je leur dis que pour telle ou telle partie, ils ont le droit de faire un schéma avec leurs propres illustrations.

Isabelle Chambost : Comment les élèves de terminales ont-ils appréhendé ces ouvrages en BD ?

MG : C'est très délicat, car j'en parle très peu, voire pas du tout, n'ayant pas envie de faire de la publicité. Parfois, je vidéo-projecte des séquences pour un chapitre comme par exemple, pour traiter la question du travail dans la Genèse. J'essaie de voir comment je peux l'utiliser pour faire rebondir les élèves. Cela marche bien. Je peux vous parler précisément de la réception de notre tome sur *La justice* que j'ai utilisé pour un cours en fin d'année. J'ai tout de suite eu un retour : « Madame, pourquoi n'avez-vous pas toujours fait des cours comme cela ? » Je voulais travailler sur John Rawls et surtout sur Amartya Sen. Les textes sont compliqués et il me restait peu de temps pour boucler le programme. La BD m'a permis d'aller plus vite et de permettre aux élèves de visualiser certains aspects de leur pensée.

Pour établir les principes de justice, Rawls imagine une « *position originelle* », c'est-à-dire une position initiale d'égalité purement théorique, à partir de laquelle les individus doivent définir ensemble les principes de base d'une société juste.



Ils sont placés sous un « *voile d'ignorance* », c'est-à-dire qu'ils ne savent pas quels seront leurs qualités personnelles ou leur statut dans ce nouvel état social. Mais ils ont conscience qu'ils pourraient se retrouver dans la situation la plus défavorisée.

Je ne sais pas si je serai un homme ou une femme...



... Si je serai valide ou porteur d'un handicap...



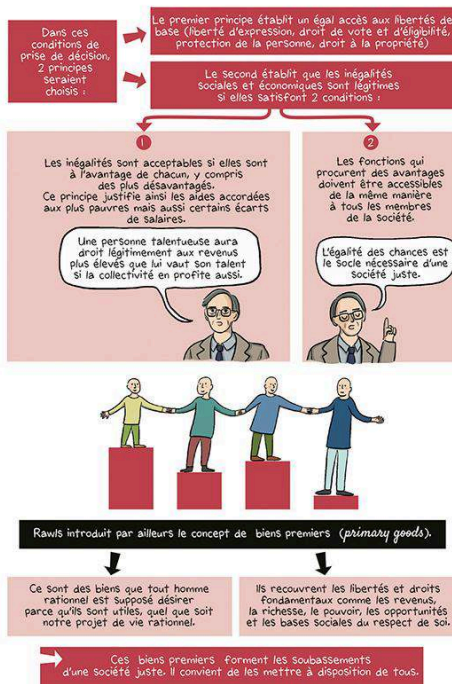
... Si je serai croyant ou athée...



... Si je serai doué pour les études ou pas...



JUSTICE SOCIALE ET INÉGALITÉS 43



© Avec l'aimable autorisation des éditions Belin Éducation/La boîte à bulles

Quelque chose s'imprime, de l'ordre de l'infra-conscient, qui me permet d'avancer un peu plus vite. Concernant Amartya Sen, j'avais présenté la question des principes de la justice. Peut-on vraiment s'accorder sur les principes de justice fondamentaux ? Je me souviens que nous avons pris l'exemple d'une voiture offerte à chaque jeune de 18 ans, en nous demandant si c'était juste. Mais un citoyen parisien a-t-il vraiment

besoin d'une voiture comme quelqu'un qui habite à la campagne ? Pendant la récréation, ils continuaient la discussion : « Je ne trouve pas cela juste de donner une voiture à quelqu'un et un vélo à un autre... Peut-être faut-il donner la même somme d'argent à tous ?, etc. » Alors, le sujet les intéressait-il particulièrement ou le fait de passer par le visuel a-t-il permis à certains de se désinhiber ? Parce que, lors de cette séquence, je trouvais que les rapports dans la classe étaient beaucoup plus fluides, certains qui d'habitude dormaient s'étaient réveillés. Comme s'ils avaient oublié qu'ils parlaient de philo, alors qu'ils étaient bel et bien dans un questionnement et des problématiques philosophiques.

2.2. Choix des contenus : comment susciter l'intérêt des lecteurs à partir du programme de Terminale ?

IC : Quelle latitude avez-vous eue dans la collection « Toute la philo en BD » par rapport au programme de philosophie ? Par exemple, avez-vous choisi les auteurs cités ?

MG : Le programme est clairement défini : 17 notions et une liste d'auteurs peuvent être choisies pour l'écrit du bac. Belin m'a demandé de reprendre la liste de notions. Au point que l'un des tomes s'appelle *Technique*, alors que *Technologie* se vendrait mieux, mais il s'agit de l'intitulé du programme. Nous avons donc été un peu coincés par cela. Mais je me suis autorisée à mobiliser quelques auteurs qui ne font pas partie de la liste, dont certains issus de la littérature, comme nous avons d'ailleurs la possibilité de le faire en cours. J'ai une grande liberté.

IC : J'ai vu que David Graeber était cité.

MG : Oui, dans le tome sur *Le travail*. Néanmoins, il faut que les références restent assez classiques, afin que les élèves puissent s'en saisir, même s'il faut prévoir une ouverture sur le contemporain. C'est intéressant, car nous sommes à une ère où le travail change de nature – peut-être pas de manière aussi radicale qu'à l'époque de Marx. Alors, je sors peut-être de mon rôle de philosophe, mais j'amène à réfléchir sur le sens du travail pour soi et pour sa vie –, car nous n'en avons qu'une ! Faut-il se contenter de « s'insérer » dans le monde du travail, en faisant perdurer les injustices et certaines absurdités ? Pourquoi simplement « s'insérer » et pas « inventer » des nouveaux dispositifs ? Finalement, il y a un appel à réfléchir sur comment ne pas simplement subir, mais transformer les choses. Cela renvoie aux designers graphiques qui veulent modeler et transformer la réalité.

Lucie Goussard : Les éditeurs vous ont-ils déjà demandé de réviser vos choix d'auteur ?

MG : La religion était le thème le plus sensible. Je crois que le directeur de Belin a relu ce fascicule. Sinon, on ne m'a jamais dit : « C'est une référence que tu ne dois pas mettre. » Ailleurs, j'ai cité Rancière et la question de l'égalité réelle en démocratie pour dire que la politique se fait peut-être aussi sur des ronds-points ou dans les ZAD.

2.3. La réception du public comme angle mort

JS : Avez-vous une idée des ventes et avez-vous eu des retours sur la réception des enseignants ?

MG : Je sais que les six premiers tomes, tirés à 2 000 exemplaires, ont été réimprimés très vite. Les éditions scolaires sont généralement assez bien vendues. Les collègues que je connais et à qui j'en ai parlé me disent qu'ils utilisent des extraits qu'

'ils photocopient, avec les schémas et les images. Cependant, je n'ai pas plus de retour que cela.

JS : N'avez-vous jamais fait de présentations dans des librairies, écoles ou bibliothèques ?

MG : Si. Les gens se montrent intéressés. En général, cela se vend bien, mais viennent m'acheter ceux qui sont intéressés par la philosophie et les autres ne viennent pas me voir. Objectivement, je ne peux donc pas le savoir, il faudrait pour cela que Belin mène une étude qualitative ou quantitative.

2.4. Les coulisses d'une création à deux

IC : Comment la rencontre entre vous et Émilie s'est-elle passée et comment fonctionniez-vous ensemble ?

MG : Ce sont les éditeurs qui nous ont mis en relation. Cela s'est passé comme si nous nous étions toujours connues et avons toujours travaillé ensemble. Il n'y a jamais eu le moindre heurt ou le moindre accroc. Au contraire, quand l'une disait qu'elle n'y arrivait plus, l'autre venait en soutien. C'était donc une belle rencontre. Comme elle s'est effectuée au moment du Covid nous avons travaillé par écran interposés dès le début. Puis, nous avons continué à travailler en distanciel. Nous nous sommes finalement très peu rencontrées, en dehors de deux salons du livre que nous avons faits ensemble. En dépit de ce travail à distance, le lien est très fort. Elle a cette capacité à tout de suite traduire en images ce que je formule en mots et à trouver les bonnes situations.

IC : Lui donniez-vous des indications ?

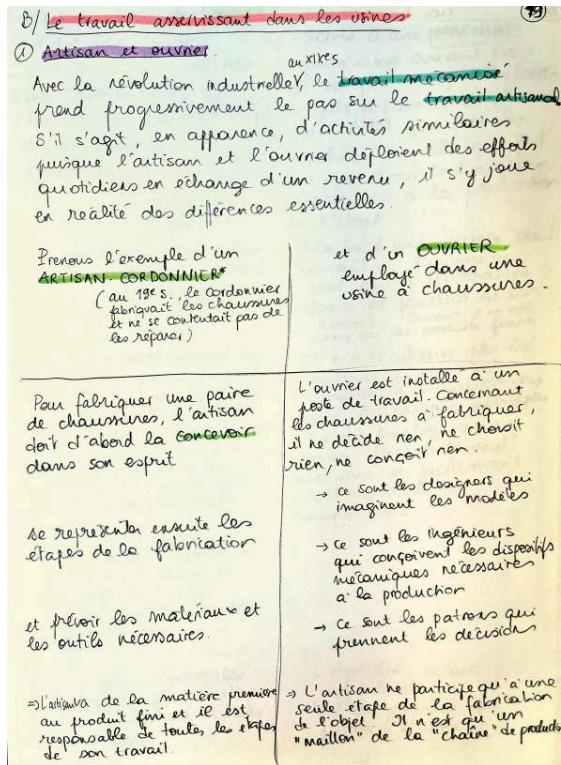
MG : Oui, je lui en donnais. Au début, je mettais le texte en bleu et je dessinais au crayon ce que je voulais comme images et schémas. Ensuite, elle se l'appropriait et l'améliorait. Puis au bout d'un moment, nous rentrions dans une routine qui ne permettait pas de se renouveler, puisque j'impulsais à chaque fois le processus et que je manquais parfois d'inspiration ou d'idées nouvelles. Je lui ai ensuite proposé qu'elle mette le texte en page comme elle le souhaitait. Ainsi, nous avons un peu modifié nos méthodes de travail à ce moment-là. Cependant, cela alourdissait sa tâche. Comme je sais que son travail est mal payé, j'essaie à nouveau au maximum de lui donner des propositions, tout en lui disant qu'elle peut faire autrement si elle trouve mieux ou si ce que je lui suggère ne lui convient pas. J'ai une entière confiance en elle.

IC : Émilie a-t-elle organisé les lignes du texte d'accompagnement avec les bulles ?

MG : J'écris les bulles et les textes. Tout ce qui est écrit, c'est moi. En revanche, Émilie s'occupe de l'organisation de la page. Mes feuilles s'organisent case par case.

IC : Donc vous vous occupez du séquençage ?

MG : Oui.



Je lui dis aussi, par exemple, qu'il faut prévoir un focus *étymologie* ; qu'à tel endroit, il doit y avoir trois paragraphes et met en page comme elle veut, etc.

2.5. De la classe à la page

IC : Donc vous avez votre déroulé de cours en tête...

MG : Oui, je ne garde que ce qui marche avec mes classes et j'enlève ce qui ne marche pas. Par exemple, je n'aime pas beaucoup la philosophie anglaise, j'ai l'impression de patauger et de m'ennuyer de s que j'en fais. On pourrait me dire : « Pourquoi n'as-tu pas parlé d'untel ? » Je travaille donc avec mes compétences et avec mes goûts.

IC : Au contraire, y a-t-il eu des choses qui vous semblaient compliquées pédagogiquement parlant, mais qui à travers la BD ont pris une autre dimension, ou que vous avez mieux réussi à faire passer ?

MG : Je ne sais pas... Spinoza demande beaucoup de connaissances de son système conceptuel. Ce qui me paraît évident et que je pourrais faire passer rapidement en cours, à l'oral, est difficile à faire passer à l'écrit. Je me souviens que la Boîte à Bulles m'avait dit : « On ne comprend rien du tout. Si l'éditeur ne comprend pas, ce n'est pas bon signe. » Pourtant, je ne voyais pas ce que je pouvais faire, sous peine de le dénaturer. Lorsque nous terminions le volume sur *le temps*, et que nous discutons des pages sur la conception scientifique du temps et la thermodynamique, l'éditrice de chez Belin m'a dit :

- Je ne comprends rien du tout.
- C'est parce que tu ne suis pas de cours de physique, mais celui qui en suit comprendra.
- Non, m'a-t-elle répondu, si l'éditrice ne comprend pas, on ne peut pas publier.

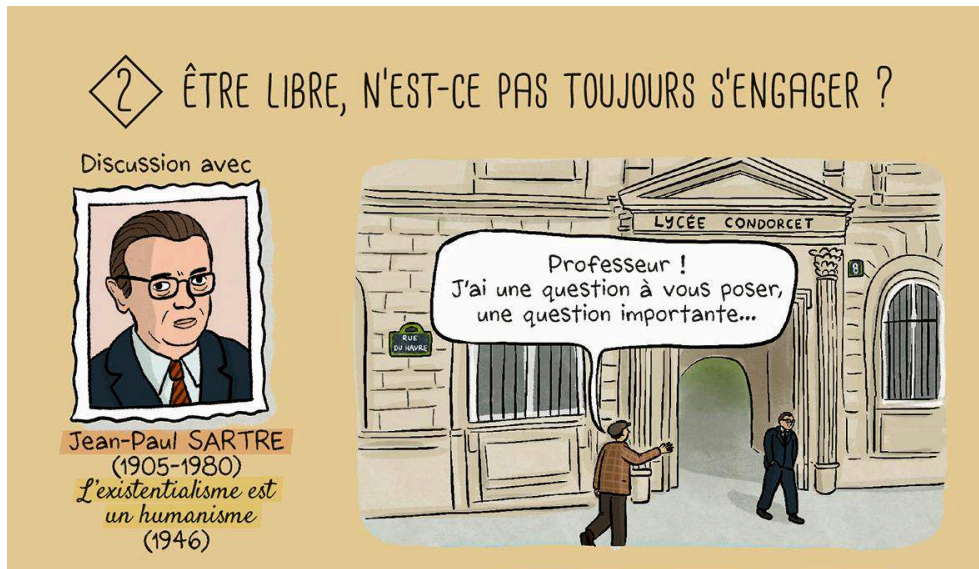
Voilà, ce sont des choses comme cela qu'il faut reprendre, simplifier ou oublier. Au bout d'un moment, on en a assez, parce qu'on veut bien simplifier ou plutôt « rendre simple », mais pas dénaturer.

IC : Émilie a mis un certain nombre d'éléments personnels. Vous faites allusion à la manière dont vous vous êtes servi de vos cours, mais avez-vous également mis des éléments personnels ?

MG : Oui. En lisant David Graeber, j'ai pensé à mon frère qui s'épuise dans son travail et qui malgré un beau salaire n'en tire pas toujours un grand intérêt.

LG : Comment avez-vous appris à écrire la philosophie en textes et en dessins ?

MG : Au départ, les premières planches étaient plutôt des schémas, ce qui ne faisait pas assez BD. J'ai incorporé des narrations : nous avons inséré des récits illustrés et des « dialogues avec un philosophe ». Par exemple, sur la liberté, Sartre se balade et discute avec un étudiant dans Paris, dans les années 1940. Il y a aussi de vraies histoires, comme le récit d'Antigone. Ces narrations sont généralement indiquées par des encadrés marrons.



© Avec l'aimable autorisation des éditions Belin Éducation/La boîte à bulles

Aujourd'hui, les éditeurs trouvent que je fais trop de récits, donc il faut que je revienne à des schémas et à des présentations plus pédagogiques. Je m'inspire de mes cours. Mon tableau noir ressemble à ces schémas, mais sans les images. Je disais à Émilie ce qu'il fallait inclure comme exemples, qui sont généralement ceux que j'utilise en classe. Vous voyez, c'est très schématique : « Définition : vérité s'oppose à mensonge ».



© Avec l'aimable autorisation des éditions Belin Éducation/La boîte à bulles

J'alterne schémas et histoires. J'ai pris goût à l'écriture de scénarios et de narrations qui permettent une évolution au fil des pages et des séquences.

2.6. La BD : une porte d'entrée vers la lecture de textes académiques ?

LG : Qu'est-ce que cela apporte, selon vous, de mettre en récit les notions, les concepts, les auteurs ?

MG : Dans la bande dessinée, j'aime l'idée de *déploiement*. C'est-à-dire que l'on peut utiliser des images en philosophie. Mais, en général, il s'agit d'une seule représentation sur laquelle on va se concentrer, que l'on va analyser et qui est fixe. La bande dessinée me permet de déployer une idée comme dans un plan séquence au cinéma, où l'on fait bouger et évoluer l'image. Cela permet de suivre le fil d'une pensée. D'autres images ont un rôle plus inductif, car elles permettent de remonter au concept *via* leur schématisation, simplicité ou caractère évocateur. Ainsi, l'élève va partir de quelque chose de rassurant, simple, qu'il maîtrise et comprend, pour ensuite aller vers quelque chose de plus conceptuel. Je considère que nos bandes dessinées ne sont qu'un tremplin, ce ne sont pas des fins en soi. Elles peuvent amener à la lecture de Kant ou de Sartre. Une fois qu'il a lu la BD sur la liberté par exemple, l'élève doit pouvoir comprendre *L'existentialisme est un humanisme* et le lire de façon autonome. C'est une sorte d'entrée en matière, avec de premiers outils très ponctuels et que j'espère efficaces, afin de permettre la lecture cursive d'un ouvrage qui pourrait faire peur par ailleurs. Je voulais, par exemple, mettre en images un texte de Nietzsche un peu complexe, mais je ne savais pas comment m'y prendre. J'ai eu l'idée d'un dialogue socratique entre Nietzsche et une étudiante qui lui dit : « Je ne comprends pas ce que tu me dis. » Donc il précise et explique. Ensuite, l'étudiante rebondit : « Du coup, c'est cela que tu veux dire ? – Pas tout à fait. », puis il va préciser le sens d'un concept, etc. Ce dialogue socratique me permet de faire lire un texte à un élève qui, sans ces interruptions et questionnements, dirait : « Le pavé... je n'y comprends rien... » Dans l'extrait de texte mis en scène, il n'y a pourtant que « du Nietzsche », mais c'est comme dilué ou adapté. Cela permet de comprendre avec une économie de moyens quelque chose de difficile à appréhender si je n'avais que le texte édité de façon traditionnelle. Un jour, un élève m'a dit : « Je ne comprends toujours pas ce que veut dire "métaphysique" ». La semaine suivante, j'ai apporté une planche de Lewis Trondheim (1995), extraite de *Genèses apocalyptiques*, qui simplement avec des schémas et des images, retrace l'origine de l'univers,

interroge la mort, l'existence, la matière, etc . Cela a marché. Je ne sais pas exactement comment cela est entré dans sa tête, mais c'est un exemple d'usage de la BD. Dans ce cas, les élèves devaient commenter eux-mêmes les images présentées : ils apercevaient alors ce qu'était la métaphysique. Il y a presque un accouchement socratique, puisqu'on leur pose des questions et ils sont eux-mêmes amenés à interpréter les images.

2.7. Le sens du travail : une quête philosophique

JS : Si l'on revient à la BD sur le travail, il y a un long passage sur la pénibilité. Leur dites-vous, à un moment donné, que le travail peut néanmoins procurer du plaisir ?

MG : Je ne fais que cela, mais cela dépend de quel travail. Si vous travaillez à la chaîne par exemple, ce n'est pas drôle, donc on commence par cela.

JS : Ce sont donc des questions que vous posez ?

MG : C'est une problématisation. En philosophie, on problématise au départ.

JS : Mais vous présentez un certain nombre d'hypothèses ?

MG : Vous appelez peut-être cela des « hypothèses » en sociologie , mais en philosophie on parle plutôt de « problèmes ». Ce n'est donc pas quelque chose que je vais aller vérifier, mais plutôt quelque chose qui arrête la réflexion : est-ce du plaisir ? Est-ce de la peine ? Si c'est de la peine, cela pourrait-il être aussi du plaisir ? L'élève va dire : « Non, cela ne pourrait pas être les deux à la fois. » Mais je lui dis : « Pourtant, quand tu fais ton entraînement de foot et que tu es en sueur, tu es fatigué, c'est de la peine, c'est du travail. Mais en même temps, c'est un super plaisir, non ? » Donc on part de ce problème, en disant qu' *a priori* le travail ne peut pas être deux contraires à la fois : soit on a du plaisir, soit on a de la peine. Mais en même temps, il y a des expériences qui nous montrent, en réfléchissant, que ce qui nous apporte de la peine peut aussi nous apporter du plaisir. Le loisir, par exemple, dans son sens ancien d'*otium*, c'est du « travail », pas du divertissement, mais du travail plaisant. C'est faire de la philosophie, des mathématiques, de la politique, etc. On évoque également les « bullshit jobs », qui permettent de gagner sa vie, et parfois très bien, mais qui n'ont pas grand intérêt ni pour celui qui travaille, ni pour la société. Le travail est une vraie valeur s'il a du sens. Nietzsche et Marx le montrent on ne peut mieux : on se réalise dans son travail.

JS : Pourquoi, alors, partir de l'aspect négatif du travail dans cette BD ?

MG : Parce que je m'adresse à des élèves qui ont souvent comme préjugé que le travail est quelque chose de pénible. Il faut toujours partir des préjugés des élèves. Enfin, il « faut » ? Peut-être que cela est intéressant de partir des préjugés, en tout cas des idées qui leur paraissent évidentes. Si vous posez la question à un élève de terminale, le travail est pénible. En philosophie, un problème est ce qui heurte la réflexion : « Tu adores le piano, mais lorsque tu fais tes gammes, c'est fastidieux, non ? Mais en même temps, il y a du plaisir... » Faire ses gammes est utile, mais pas seulement du point de vue de la « rentabilité ». C'est une réflexion que je souhaite également leur faire partager, parce qu'ils regardent surtout les salaires des métiers. J'ai mobilisé Nietzsche pour expliquer qu'estimer un métier uniquement vis-à-vis du salaire est un contresens de la vie tout entière. Il faut vraiment réfléchir à ce que l'on souhaite faire.

2.8. Le revers de la planche : reconnaissance, souffrance et sens au travail des auteurs de bande dessinée

JS : Partagez-vous vos droits d'auteur ?

MG : Nous les partageons à 50/50. Nous recevons chacune 2 000 euros d'à-valoir : 1 000 à la signature et 1 000 à la livraison du manuscrit . Malheureusement, il n'y a pas de syndicat pour défendre les intérêts des auteurs. Émilie a écrit à l'éditeur en disant : « Cela me demande trop de travail par rapport à ce que je gagne – 50 euros la page. Ne pourriez-vous pas faire un petit effort ? » Mais personne ne lui a répondu... Je ne savais pas quel était mon rôle. C'est là où on est un peu seul lorsque l'on est auteur. J'ai finalement évoqué le problème avec notre éditrice qui comprend tout à fait la difficulté, mais je ne sais pas si cela changera les choses. Dans mon école, nous invitons souvent des professionnels et des chercheurs. En illustration, nous avons invité Pierre Nocérino (2020), un des premiers sociologues à avoir fait une partie de sa thèse en BD et à aborder la réalité du monde du travail des illustrateurs. Il est d'ailleurs intervenu au Collège de France, où une chaire a été ouverte et confiée à Benoît Peeters, avec une conférence sur les enjeux concrets du travail chez les illustrateurs et auteurs de bandes dessinées. Il a notamment abordé la répartition des droits, qui sont normalement plutôt autour de 30 % pour l'auteur et 70 % pour le dessinateur. Mais cela s'applique à des travaux de BD, où l'image a plus d'importance. Or il y a vraiment un travail de philosophie dans nos ouvrages, donc j'ai négocié pour que mon apport soit reconnu à sa juste valeur. Sur les conditions de travail dans la BD, chacun peut écouter le podcast du Collège de France avec Pierre Nocérino, ainsi que tout ce que fait ce dernier sur ces questions-là. Il y a aussi Lisa Mandel qui est assez active pour en parler² ; elle a créé sa propre entreprise pour essayer de repenser cette question des « conditions de travail ». Elle agit aussi pour réfléchir à la place de la femme en tant qu'artiste en souffrance dans le milieu de la BD, mais également pour repenser la représentation de la femme dans les BD.

IC : Qu'est-ce que cela représente comme travail pour vous l'écriture d'un tome de « Toute la philo en BD » ?

MG : Comme ce sont des cours que je fais depuis longtemps, j'ai 50 ans, je vois ce qui marche et ce qui ne marche pas, ce qui m'intéresse et ce qui ne m'intéresse pas, ce que je maîtrise et ce que je ne maîtrise pas. Pour l'écriture, je prends deux semaines de vacances à temps plein, du matin au soir pour un fascicule . C'est cela qui m'a valu mon *burn-out* de l'année dernière et mes deux opérations de cette année : je le paie. Je n'avais plus de vacances. Le travail ne consiste pas seulement à écrire le texte, car il nous revient après lecture par les éditeurs. Nous en gardons la responsabilité mais il faut donc le retravailler.

IC : Au départ, comment a été fixé le prix de l'ouvrage avec l'éditeur ?

MG : Nous avons réfléchi à quatre : la Boîte à Bulles, Belin, Émilie et moi-même sur le format. La sociologie et l'économie en BD avaient un format différent, beaucoup plus ludique, avec des couleurs pétantes. Cela faisait, à mon goût, un peu trop « cahier de vacances » ; je voulais quelque chose de sobre et élégant. Donc nous avons diminué la taille, nous n'avons pas opté pour du papier brillant, mais mat. Je voulais un rabat, mais c'était trop onéreux. Jusqu'au Covid, j'avais droit au nombre de pages que je

souhaitais : 48 pages minimum, nous pouvions aller au-delà par tranche de huit pages . Aujourd'hui, ce n'est plus possible, car le papier coûte désormais trop cher.

IC : Auriez-vous envie de refaire une BD sur un auteur ?

MG : Je suis en train d'en faire une sur Montaigne et son voyage en Italie. En fait, ces fascicules de philo en BD sont un tremplin pour moi vers l'écriture de BD. Tout en restant dans la philosophie, parce que j'aime vraiment partager ce que j'apprends. Le personnage de Montaigne m'intéresse beaucoup et je le trouve très actuel. J'aimerais donner un accès à sa vie et sa pensée par des astuces visuelles et un travail approfondi avec un illustrateur.

IC : En philosophie, il y a aussi Logicomix la BD réalisée sur Bertrand Russell (Doxiadis Apostolos, Papadimitriou Christos, Dauzat Pierre-Emmanuel, 2010).

MG : C'est un travail exceptionnel, ils ont mis cinq ans à le faire, et très réussi. La BD est un médium qui est en train de gagner ses lettres de noblesse. Au Centre Pompidou, la BD est à l'honneur dans des expositions « à tous les étages ». L'histoire de la bande dessinée y est présentée. À l'origine de la bande dessinée il y a le travail d'un pédagogue, Rodolphe Töpffer, qui souhaitait passer par les images ; cela commence par le monde des enfants. La première BD pour adulte est *Barbarella*, dans les années 1960. Aujourd'hui, il peut y avoir du pire comme du meilleur dans ce domaine, comme c'est le cas dans la littérature en général. On trouve de tout en BD : le jardinage en bande dessinée, les recettes de cuisine en bande dessinée, la physique quantique en bande dessinée, etc. En sociologie, vient de paraître *La Distinction*, qui déploie la pensée de Bourdieu, en bande dessinée. Pour des élèves, c'est vraiment bien. Par ailleurs, la BD devient un art à part entière. Ce n'est pas du texte et de l'image, mais vraiment une entité et une finalité en soi.

3. Entretien avec Émilie Boudet, dessinatrice et autrice de bande dessinée

- 4 Émilie Boudet, formée à l'école Estienne puis à la Sorbonne, est dessinatrice indépendante depuis 15 ans. Son arrivée dans l'univers de la BD fait suite à la rencontre avec un scénariste-réalisateur, qui devint par la suite son compagnon, autour d'un scénario inspiré par son enfance. Celui-ci se concrétisa par la réalisation d'une BD, publiée à la Boîte à Bulles à savoir *Superman n'est pas juif (... et moi un peu)* qui obtint le prix des lycéens, fut traduite dans plusieurs langues et adaptée en court-métrage. À la suite du départ de l'illustratrice initiale, elle reprit le flambeau de la série de BD d'économie et de sociologie réalisée pour les classes de seconde et de première (« Toute l'éco et la socio en BD, programme de seconde », « Toute l'éco en BD, programme de première » et « Toute l'éco en BD » tomes 1, 2, 3 et 4) pour ce même éditeur. Lorsque celui-ci lui proposa de continuer cette série en la déclinant à la philosophie, elle accepta, heureuse de renouer avec ses appétences littéraires.

3.1. Illustrer la philo en BD : quand l'écriture rencontre le dessin

IC : Comment s'est passée la rencontre avec Martine ?

Émilie Boudet : Nous nous sommes vraiment rencontrées pour l'ouvrage. Nous ne nous voyons pas beaucoup. Même quand j'habitais ici, les échanges se faisaient

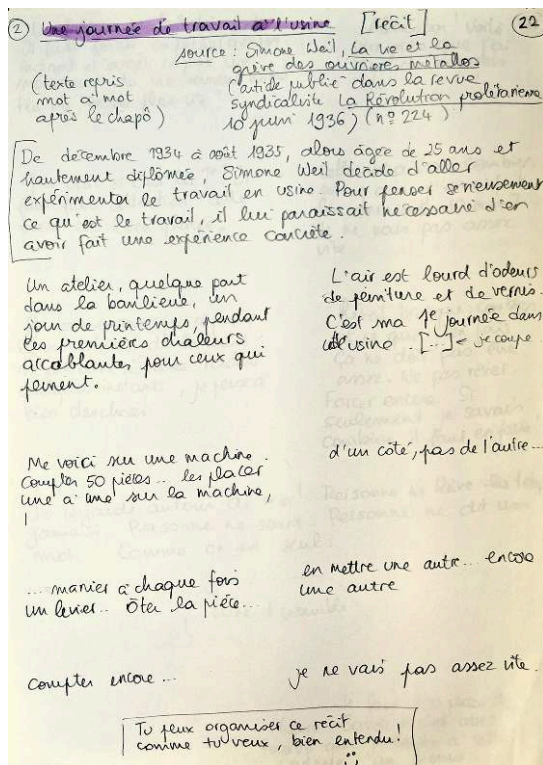
surtout par visio, mail et téléphone. Néanmoins, nous avons participé à deux rencontres. C'est toujours stimulant, cela fait du bien aussi de faire ces petites pauses. Nous avons fait une séance de dédicaces à la librairie de Tonnerre, en Bourgogne, où la libraire est passionnée de bandes dessinées. Nous sommes également allées aux Rencontres philosophiques de Langres, qui ont lieu tous les ans, où nous avons participé à une table ronde avec deux autres personnes, tandis que le public posait des questions. Nous avons commencé à travailler ensemble courant 2020. Le démarrage du premier tome a été très long, le temps de tout poser. Après, nous avons enchaîné.

LG : Qu'est-ce qui a pris du temps ? La manière de vous organiser toutes les deux dans l'écriture ou simplement la mise en route ?

EB : Martine n'avait pas écrit le premier tome en entier quand j'ai commencé à l'illustrer. Mon éditeur m'a d'abord transmis les *storyboards* des pages de la caverne de Platon. Ensuite, il y a eu des allers-retours pour la conception de la mise en page, la mise en valeur des paragraphes, les couleurs, les fonds et la typo. Comme c'étaient les mêmes maisons d'édition que la série « Toute l'Éco en BD », il fallait créer une identité, mais avec une continuité dans le style, donc des choses ont été gardées : la police pour le texte, certaines formes des cadres, etc.

IC : Comment avez-vous fonctionné Martine et toi ?

EB : Je reçois le texte écrit par Martine, à la main, sur des feuilles. J'utilise mon dictaphone pour tout remettre en numérique. Je le lis en même temps, ce qui me permet de me l'approprier. Ensuite, je relis le texte et l'envoie à l'éditrice, afin qu'ils puissent vérifier les droits. Martine me donne parfois des indications quand elle a des scènes ou des personnages particuliers en tête sinon, je suis relativement libre dans mes propositions de situations. Ce sont des ouvrages parascolaires, donc on fait plus attention aux mots utilisés – pas de vulgarité – et on évite aussi des images violentes. Ensuite il y a des thèmes plus visuels que d'autres – celui sur le langage a été particulièrement difficile, alors que celui sur l'art a été très évident à mettre en images.



JS : Martine vous envoie un texte brut et vous vous occupez du découpage ?

EB : Elle prépare le découpage par page, de telle sorte que si un professeur souhaite l'utiliser en classe, cela puisse constituer un tout. En revanche, à l'intérieur de la page, je peux m'organiser plus ou moins librement, du moment que le sens de lecture reste fluide. Je leur propose donc une première version des crayonnés ; au numérique, c'est un brouillon. Ensuite, à partir de là, des allers-retours vont se passer entre moi, Martine et les éditeurs. Ils ont parfois des choses à redire sur le texte, ou proposent des reformulations lorsqu'ils jugent qu'une notion est décrite de manière trop abstraite ou difficilement accessible pour des lycéens. Cela se passe sous forme de discussions avec Martine. En général, j'ai peu de choses à revoir sur les dessins en eux-mêmes. J'essaie d'illustrer les notions de façon assez explicite et j'aime bien ajouter une petite touche d'humour ou de poésie. Cela devient quelque chose d'un peu plus sensible. Lorsqu'on a une affinité avec ce qu'on lit ou ce que l'on voit, cela aide à mémoriser et comprendre. Il m'arrive d'ajouter des bulles avec des petites blagues. On pourrait appeler ça un « documentaire graphique » plutôt qu'une bande dessinée, car parfois, ce sont simplement des images – parfois avec des bulles – sous du texte sans forcément de lien entre les scènes. Ce sont surtout les pages de récits qui se suivent comme une BD, avec un petit scénario.



5 © Avec l'aimable autorisation des éditions Belin Éducation/La boîte à bulles

JS : La bande dessinée est censée faciliter la compréhension et l'appropriation des concepts par les lycéens. Il y a tout un travail autour de l'image. Pourquoi avoir choisi d'illustrer plutôt que de provoquer une pensée par l'image elle-même ?

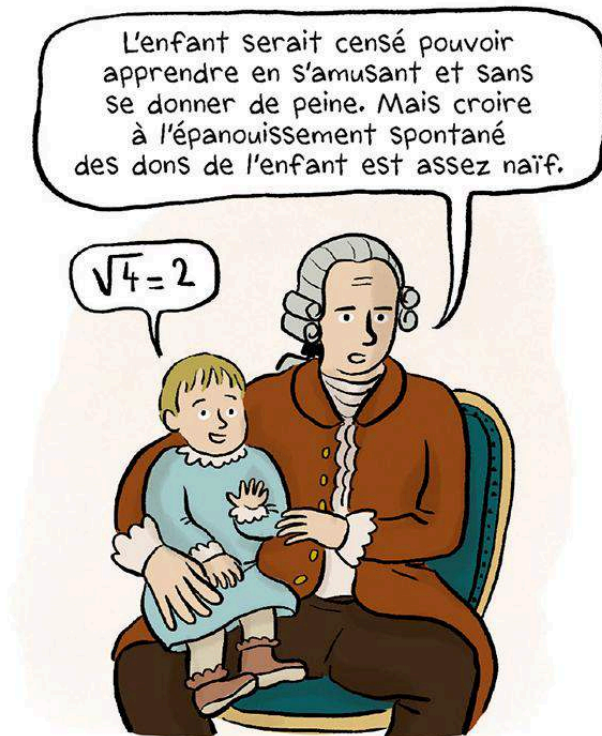
EB : L'idée était vraiment que l'image vienne illustrer le texte. Peut-être que pour certains thèmes, comme le langage et le temps, certaines images parlent d'elles-mêmes, mais c'est rarement le cas. Les illustrations aident à concrétiser des notions qui peuvent sembler abstraites avec seulement des mots ; elles proposent aussi une représentation des auteurs et de leur époque. J'adore découvrir les textes de Martine. En général, je trouve qu'ils sont plutôt accessibles et décortiquent bien les notions. Néanmoins, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai bloqué à certains passages de l'ouvrage sur le temps. Elle a cité beaucoup de textes tels quels, mais sans les expliciter, et n'avait pas forcément de scènes en tête. Dans ces cas-là, on se réunit en visio pour tenter d'y réfléchir collectivement, puis Martine réécrit les passages. *A contrario*, le tome sur l'art a été extrêmement facile à réaliser de mon côté. Je voyais exactement à quoi elle faisait référence. Je me souviens de pages sur la condition difficile de l'artiste, la manière dont il va créer ; entre ce que l'on imagine de l'extérieur, lorsqu'on voit le vernissage en galerie, et toutes les phases de doute par lesquelles l'artiste a dû passer avant. Ce n'est pas que je me prenne pour une artiste, mais ce sont des choses que j'ai pu étudier ou ressentir. Ces images-là vont davantage essayer d'exprimer une idée, laquelle n'est pas uniquement l'illustration littérale du texte.

3.2. Dessiner la pensée philosophique pour l'incarner

LG : Pouvez-vous entrer dans le détail du processus d'écriture ? Sur la base de quels critères décidez-vous de ce qui figure dans les bulles ou dans le texte ? Comment choisissez-vous vos personnages ? Le cadre dans lequel se déroulent les scènes racontées ? Comment

vous y prenez-vous pour opérer ces différents choix ? À quel point sont-ils discutés avec Martine ?

EB : Martine m'envoie des « storyboards » écrits à la main. Je ne touche pas au texte, mais je vais choisir soit de le mettre sous forme de paragraphes et d'illustrer, soit de le mettre en valeur par des fonds colorés, etc. Parfois, je vais mettre en scène directement un auteur, comme Kant, avec des enfants lorsqu'il parle de l'éducation. Je me mets à la place des étudiants : j'aurais aimé voir ces auteurs, donc j'aime beaucoup les dessiner et les mettre en scène. Cela parle visuellement cela les humanise et cela crée un lien avec le lecteur.



6 © Avec l'aimable autorisation des éditions Belin Éducation/La boîte à bulles

Le personnage archétypal du philosophe, avec sa petite chouette, revient comme un fil conducteur. Je m'en sers lorsque des questions sont posées, mais pas par un auteur ou un personnage en particulier. La chouette ne parle pas, mais apporte une petite touche poétique et humoristique.

CHAPITRE 1 TRAVAILLER EST-IL LE PROPRE DE L'HOMME ?



7 © Avec l'aimable autorisation des éditions Belin Éducation/La boîte à bulles

JS : Kant est en train d'expliquer quelque chose à des enfants, donc cela l'humanise ? Cela le rend moins abstrait ?

EB : Oui, et le dessin permet aussi de faire passer des émotions exprimées par l'auteur.

IC : Tu me parlais aussi du fait d'aller chercher des éléments dans ta vie quotidienne ?

EB : Par exemple, mon compagnon avec sa marinière. Ici, notre maison. Sur ces pages, je ne devais pas avoir d'indications, mais ce que Martine écrit fait parfois écho, de façon limpide, à des situations que j'ai pu voir ou vivre, donc je m'en sers. Je peux me tromper, mais j'ai l'impression que pour le public auquel cela est destiné, il est intéressant qu'une situation concrète vienne illustrer. En l'occurrence, le travail doit-il apporter de la joie ? Travaille-t-on pour gagner sa vie ou pour s'accomplir ? Ce sont nos problématiques du quotidien, donc cela est assez évident à mobiliser.

8 © Avec l'aimable autorisation des éditions Belin Éducation/La boîte à bulles



9 © Avec l'aimable autorisation des éditions Belin Éducation/La boîte à bulles

Par exemple, j'ai réalisé un de mes premiers stages dans une agence qui s'occupait de la communication Internet de McDonald's, d'où le petit jeu de mots : « J'accepte si cela est grassement payé. » J'essaie aussi toujours de me documenter un minimum... Par exemple, dans le tome sur la nature, il y a une image qui représente des Achuars, qui sont des Indiens d'Amazonie. Même si cela est esquissé rapidement, je ne voudrais pas commettre une faute grossière en dessinant une tribu complètement anachronique. J'aime beaucoup ce moment d'exploration.

LG : Au début de l'entretien, vous avez évoqué les allers-retours avec les éditeurs. Sur quels points vous demandent-ils de retravailler ? Sur le texte ou l'image ? Quelles sont leurs attentes ?

EB : Pour le texte, lorsque des notions paraissent trop complexes ou en cas de redites. Ils sont assez vigilants à ce que cela reste assez accessible à un jeune lecteur de 17 ans. Mais cela se fait toujours en concertation avec l'autrice. Ils ne vont rien lui imposer. Sur la forme, il peut arriver de changer une mise en page pour mettre en évidence une partie par rapport à une autre. Quant aux dessins, c'est assez rare, mais il peut arriver qu'une proposition tombe à côté ou qu'ils ne comprennent pas ce qui se passe sur le dessin.

IC : Les attentes sont-elles différentes entre la vision Boîte à Bulles et la vision Belin ?

EB : Chaque éditeur a sa propre spécialité, mais au final c'est plutôt comme une discussion, avec deux sensibilités différentes.

JS : Lorsque j'ai regardé cette image pour la première fois je l'ai trouvée un peu « simple ». Ensuite, j'y ai trouvé une certaine élégance. On ne voit pas la précision tout de suite. On a l'impression que ce sont presque des tâches, mais si on regarde bien, il y a tout un travail autour du mouvement et des attitudes. Ces attitudes courbées disent tout de suite quelque chose de la pénibilité du travail et, en même temps, d'une certaine compétence. Il y a un travail d'observation des tâches : comment vous vous y êtes-vous prise pour l'atteindre ?

Mais, contrairement au vent qui modifie le paysage sans intention ni dessein, les modifications de l'homme sont choisies. Il assimile les matières en leur donnant une forme utile. Il fait sien le bois qu'il ramasse, les pierres qu'il trouve, les animaux qu'il chasse pour les transformer en objets qui répondent à ses besoins.



© Avec l'aimable autorisation des éditions Belin Éducation/La boîte à bulles

EB : Quand je peux, je me sers de moi-même, je me prends beaucoup en photo pour des expressions ou des postures. Sinon, je fais aussi des recherches d'images, par exemple pour avoir la posture de quelqu'un d'accroupi. J'ajoute ensuite les vêtements et décors, inspirés d'autres images.

JS : J'ai vu dans votre approche le travail des gravures, avec toute cette difficulté de communiquer une situation à partir d'un trait. Il y a autre chose. Dans un livre, on peut souligner un passage pour y revenir et le relire. Tandis qu'un documentaire, on le voit une fois, mais on pense l'avoir compris. C'est un problème lié à l'image quelque part.

EB : L'illustration implique un travail subjectif. C'est ma « réalité intérieure » que je vais essayer de retranscrire, mais elle ne correspond pas forcément à celle de tout le monde. Je suis assez sensible au style, donc une BD peut être très intéressante, mais si le dessin ne me plaît pas plus que cela, je ne vais pas forcément avoir envie de la lire.

3.3. La précarité de l'emploi : un chronomètre au poignet des auteurs de bande dessinée

LG : Vous avez besoin de deux mois pour produire une bande dessinée, en passant par deux grandes étapes : le crayonné et la mise en couleur/finalisation. Combien de temps consacrez-vous à chacune de ces étapes ?

EB : Je ne sais pas, peut-être deux tiers/un tiers. Il y a d'abord toute cette partie de lecture et de retranscription écrite. Cela ne prend pas beaucoup de temps, quelques heures ; cela dépend de la densité en textes. Puis la mise en page, qui demande quelques jours. Ensuite, pour les crayonnés, certaines pages sont plus faciles que d'autres. Par exemple, les pages où l'on retrouve un même personnage dans un même décor prennent moins de temps qu'une page avec cinq personnages et décors différents. J'essaie de faire en sorte que les crayonnés n'excèdent pas deux heures.

LG : Par case ?

EB : Non, par page. Après, il y a la partie encrage où j'essaie de ne pas dépasser une heure, selon la quantité de dessins nécessaires ; enfin, à peu près autant pour la couleur.

JS : L'on n'imagine pas du tout que cela soit si séquencé.

EB : Ce sont des repères qui me permettent de garder un rythme. Au départ, j'avais demandé 50 euros la page, mais une fois les cotisations sociales payées... Ils m'ont dit qu'il fallait attendre de connaître le volume des ventes, mais par la suite le montant n'a pas changé. L'an dernier, je leur ai dit qu'il fallait que je lève le pied, car je ne pouvais plus suivre le rythme de quatre tomes par an, il me fallait compenser par d'autres projets et on atteint des limites humaines... Cela arrangeait aussi Martine de diminuer le rythme. Elle est aussi très occupée. Deux tomes sortiront en 2024. J'avais reçu le texte sur « Le temps » à la fin de l'été 2023, mais comme j'ai eu une formation à suivre et d'autres projets, j'ai eu en réalité besoin de neuf mois pour produire deux livres.

IC : Pour avoir une idée de l'ampleur du travail, combien de thèmes ont-ils été réalisés et en combien de temps ?

EB : Nous en sommes au douzième. La première année fut la plus dense. Nous en avons sorti quatre pour avoir un effet « collection » : les livres étant plutôt minces, ils ont plus de présence en librairie s'ils sont regroupés. Une partie de l'année 2020, nous avons travaillé sur le premier ouvrage. En 2021, nous avons travaillé sur les trois

suivants, et les quatre premiers tomes sont parus en janvier 2022. Ensuite, nous avons publié 2 tomes tous les 6 mois ! J'ai mis du temps avant de quantifier la quantité de travail par tome. Travaillant de chez moi, j'essaye de me caler sur les temps d'école et je ne peux pas consacrer plus de cinq à six heures à la création, il faut aussi prévoir du temps pour l'administratif. Il me faut à peu près deux mois de travail pour l'illustration d'un ouvrage. Martine écrit et m'envoie les textes pendant les vacances scolaires. Je crois qu'elle les rédige en deux semaines, mais cela dure peut-être un peu plus longtemps.

3.4. Vers de nouveaux horizons : quand la précarité et l'isolement poussent à la reconversion professionnelle

JS : Quelle est la réception des lycéens de cet ouvrage ? Avez-vous pu débattre avec eux de leur compréhension du texte ?

EB : J'aurais bien aimé, mais je n'ai pas eu de retour.

JS : Martine n'organise-t-elle pas de rencontres avec ses lycéens ?

EB : Elle s'en sert parfois dans ses cours. Belin a aussi organisé une séance découverte avec des élèves de troisième d'un collège privé du 6^e arrondissement, avec plutôt un bon niveau. Cela avait l'air de les intéresser.

JS : Des enfants peuvent-ils se permettre d'acheter ces ouvrages, car cela représente un budget ? À moins que cela ne soit les bibliothèques qui les achètent ?

EB : Cela représente un budget. Puis l'on ne va pas se mentir : ce n'est pas un lycéen de terminale qui va s'acheter une BD de philo, les prescripteurs vont donc être les parents, les professeurs, et aussi les documentalistes des CDI. Ce sont des discussions que nous avons eues. C'est une partie frustrante de mon travail, mais je n'ai pas la main sur leur diffusion. Je n'aurais pas le temps de m'en occuper ni toutes les clés, car c'est un travail en soi. Je sais qu'ils envoient les titres aux bibliothécaires et aux CDI. Cependant, y a-t-il un suivi et envoient-ils des personnes pour présenter les titres après des professeurs ? Je n'en ai aucune idée.

IC : D'autant plus que tu es payée à la page...

EB : En effet : pour chaque album, un forfait est établi à partir d'un prix par page, divisé par deux entre l'auteur et l'illustratrice. En édition, on touche un à-valoir, qui est donc une avance sur les droits perçus lors de la vente des livres. Il faut donc attendre que l'éditeur vende suffisamment d'exemplaires pour « se rembourser » avant de toucher des droits supplémentaires. Cela arrivera, puisque je touche des droits pour les ouvrages de sciences éco. Oui, nous sommes payées à la page. Je vais être honnête : je pourrais passer des heures à peaufiner, ayant ce côté perfectionniste, mais je ne peux pas me le permettre. Pour un ouvrage de base, d'environ 48 pages, l'enveloppe s'établit à 4 800 euros, soit 2 400 euros chacune. Cela représente 50 euros la page, mais je touche 20 euros supplémentaires pour le travail de mise en page. Je vous laisse faire le calcul, sachant qu'il me faut deux mois pour illustrer un ouvrage ; la couverture est à faire en plus, mais sans rémunération supplémentaire.

JS : Cela représente environ 1 000 euros par mois ?

EB : En retirant environ 20 % de cotisations sociales et en mensualisant, cela représenterait un salaire de 1 400 euros par mois. Ce qui n'est pas énorme, d'autant

que mon compagnon n'est pas dans une situation plus favorable (*rires*). D'ailleurs, ce n'est pas à l'origine de mon déclic, mais je suis en reconversion professionnelle depuis cette année : j'ai passé le concours de professeur des écoles. Certes, on peut normalement prétendre à un meilleur salaire avec un master, mais si je compare avec ce que je gagne aujourd'hui... Quoi qu'il en soit, j'ai ressenti le besoin de changer quelque chose, car ce métier demande de travailler constamment immobile, seule et devant un écran. Je travaille sur tablette, car cela permet plus facilement de rectifier, gommer et redimensionner. Au fil des ans, j'ai senti que le fait d'être face à moi-même quotidiennement me pesait. Même si cela reste des thèmes passionnants, je rencontre à certaines étapes des difficultés à me motiver. La première partie est un travail très prenant, où je vais réfléchir sur les images les plus intéressantes à mobiliser. En revanche, une fois que les crayonnés sont validés et que je passe à la réalisation des couleurs, c'est un travail plus « automatique », (car lié aussi à cette contrainte du temps) pendant lequel je vais écouter des podcasts pour que mon cerveau reste stimulé et pour supporter de rester constamment assise. Sinon, j'ai envie d'aller faire autre chose.

JS : Cela fait écho à la question du télétravail et de l'isolement induit.

EB : Oui, cela joue aussi d'être seule, mais c'est surtout un travail long et fastidieux. Il faut passer des heures et des heures à faire la même chose, c'est répétitif. Après, je pense que cela dépend de chacun. J'ai besoin aujourd'hui de trouver un meilleur équilibre entre mon temps de travail et comment j'en vis.

JS : Depuis combien de temps travaillez-vous en édition ?

EB : En édition, depuis une dizaine d'années – la sortie de la première BD correspond à la naissance de mon premier fils (*rires*). Comme cela prend du temps, je ne peux pas non plus faire énormément de choses à côté. Je vais travailler sur d'autres projets d'édition ou d'illustration, mais plus courts.

IC : À la manière dont tu le racontes, nous avons presque l'impression d'entendre parler d'un travail à la chaîne.

EB : Sur cette série, on a effet démarré à un rythme très cadencé ! C'est vraiment un travail en deux parties. Le travail des crayonnés va être plus tâtonnant et organique, mais une fois qu'il est finalisé, cela devient presque de la pure exécution. Ce n'est pas non plus déplaisant ; je ne vais pas me comparer à un ouvrier, nous sommes bien d'accord (*rires*). Cependant, cela casse le mythe du côté artistique.

JS : Votre compagnon est-il également graphiste ?

EB : Non, il est principalement scénariste et réalisateur occasionnellement.

JS : Avec les mêmes problématiques et les mêmes aléas. Il est important de parler des conditions de travail. On évoque toujours le résultat, mais les conditions de production sont tout aussi importantes. Or il y a un tabou autour des conditions de travail des intellectuels et des artistes, comme si tout allait de soi et que c'était le grand bonheur.

EB : Sans parler du cycle du livre, où des livres sont mis au pilon, parce qu'ils ne sont pas vendus, etc.

JS : Les éditeurs ont une marge de manœuvre incontrôlable (et légale) sur les volumes qui sont détruits ou servis à la presse, etc. La comptabilité est quelquefois assez nébuleuse.

EB : Oui, cela est très variable. Je sais que la Boîte à Bulles est hyper réglo. Tous les ans, ils nous envoient un relevé du nombre d'ouvrages vendus, jetés, etc.

LG : Lorsque vous travaillez sur une BD, êtes-vous systématiquement impliquée sur d'autres projets en parallèle ?

EB : Oui, c'est un choix financier, en réalité une contrainte (*rires*), mais quasi exclusivement dans le domaine scolaire. Cela m'arrive de travailler sur des manuels scolaires pour Belin. Je travaille régulièrement pour la Ligue de l'enseignement, sur des projets plus et mieux rémunérés. J'ai également réalisé un petit documentaire sur Paris pour Milan jeunesse. Il ne devrait pas tarder à sortir, en même temps qu'un document sur le stade, dans le contexte des Jeux olympiques. Ce sont des petits documentaires-jeux à destination des plus jeunes, avec des pages à déplier et des petites choses à trouver.

JS : Effectivement, il semblerait que vous n'avez aucune visibilité sur la réception du public, sans aucun échange ni restitution auprès du public. D'une certaine manière, ce travail devient complètement abstrait.

EB : Il y a aussi la question du statut. Pour moi, l'autrice du livre est Martine. Je viens illustrer, mais je ne porte pas le propos, donc il y a une certaine ambivalence. Et je me retrouve confrontée au syndrome de l'imposteur, car je ne me sens pas l'âme d'une grande bédéiste. J'ai l'impression qu'il y a des personnes plus talentueuses et qui maîtrisent mieux les codes.

JS : Cela touche tout le monde. L'important est d'apprendre à lire les images, ce qui n'est pas évident. On apprend à lire et à comprendre un texte, mais lire des images est quelque chose d'extrêmement complexe. En tant que professeure des écoles, vous pourrez transmettre ce savoir.

EB : Surtout maintenant. À l'ère des images générées par IA, comment pouvons-nous les reconnaître parmi les autres ? Cela va être de plus en plus difficile.

BIBLIOGRAPHIE

DOXIADIS Apostolos, PAPADIMITRIOU Christos & DAUZAT Pierre-Emmanuel (2010), *Logicomix*, Roman graphique, Paris, Vuibert.

NOCÉRINO Pierre (2020), *Les auteurs et autrices de bande dessinée : la formation contrariée d'un groupe social*, Thèse de doctorat de sociologie, soutenue le 17 décembre 2020 à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.

TRONDHEIM Lewis (1995), *Genèses apocalyptiques*, Paris, L'association.

NOTES

1. Équivalent à un niveau licence et qui vient remplacer les BTS et les mises à niveau en arts appliqués (MANAA).
 2. <https://www.radiofrance.fr/personnes/lisa-mandel>
-

RÉSUMÉS

La publication d'une BD sur le thème du travail en philosophie est l'occasion d'analyser avec l'autrice et la dessinatrice de cet ouvrage comment le concept philosophique de Travail peut être mis en bande dessinée et comment cette dernière est susceptible de permettre une appropriation différente et complémentaire des concepts philosophiques. Ces entretiens sont également l'occasion d'étudier les modalités de travail collaboratif et de partage des tâches entre autrices et dessinatrices ainsi que les conditions de travail et de rémunération d'une BD qui s'inscrit dans une collection parascolaire, publiée par deux éditeurs Belin et la Boîte à Bulles.

The publication of a comic strip on the theme of work in philosophy is an opportunity to analyze with the author and illustrator of this work how the philosophical concept of Work can be put into a comic strip, and how the latter is likely to enable a different and complementary appropriation of philosophical concepts. These interviews are also an opportunity to study the collaborative work and task-sharing arrangements between authors and illustrators, as well as the working conditions and remuneration of a comic strip that is part of an after-school collection published by two publishers, Belin and la Boîte à Bulles.

La publicación de un cómic sobre el tema del trabajo en filosofía es la oportunidad para analizar con la autora y la diseñadora de esta obra cómo el concepto filosófico de Trabajo puede ponerse en una tira cómica, y cómo esta última puede permitir una apropiación diferente y complementaria de los conceptos filosóficos. También estas entrevistas son el motivo para estudiar las modalidades de trabajo en colaboración y de intercambio de las tareas entre autores y diseñadoras, así como las condiciones de trabajo y de remuneración de un cómic que se inscribe en una colección extraescolar, publicada por dos editores: Belin y la Boîte à Bulles.

INDEX

Mots-clés : travail, philosophie, bande dessinée, précarité, coopération, bullshit jobs, Rawls

Palabras claves : trabajo, filosofía, tira cómica, precariedad, cooperación, bullshit jobs, Rawls

Keywords : work, philosophy, comics, precariousness, cooperation, bullshit jobs, Rawls

AUTEURS

MARTINE GASPAROV

Professeure de philosophie et autrice de bande dessinée

ÉMILIE BOUDET

Dessinatrice et autrice de bande dessinée

ISABELLE CHAMBOST

Lirsa, Cnam

LUCIE GOUSSARD

Centre Pierre Naville, Université d'Évry Paris-Saclay

JOYCE SEBAG

Centre Pierre Naville, Université d'Évry Paris-Saclay